

Trois-Rivières. Sans cette réunion, aussi mal accueillie à Trois-Rivières que dans le comté de Saint-Maurice, le résultat de la dernière élection fédérale dans "Trois-Rivières et Saint-Maurice" eût pu être bien différent. Mais jetons une voile sur cet amalgame qui, fut en définitive, tout au bénéfice du district de Montréal. Le proverbe sera toujours vrai : Au plus fort la dépouille.

F. L.-DESAULNIERS.

LA ROCHE AUX FLEURS

(LÉGENDE ALSACIENNE)

Le sentier tracé par le Club vosgien montait sans effort, faisant de savants zigzags pour doubler les rochers abrupts ou les escarpements trop pénibles à gravir, tournait les difficultés plutôt qu'il ne les franchissait de vive force—et les promeneurs, citadins qu'une villégiature amenait en ces montagnes d'Alsace, remerciaient mentalement les ingénieurs sylvains de leur avoir épargné, avec tant de prudence et de sollicitude, d'inutiles casse-cou.

Enfin, quelques marches de grès rouge effrité donnèrent accès au dernier contrefort et, brusquement, après la demi-obscurité de la forêt, le château de Blumenstein apparut tout proche, érigé sur le ciel bleu son vieux donjon ruiné que le soleil revêtait d'une chaude patine d'or.

alentour, le mur d'enceinte écroulé par places laissait voir le paysage environnant—paysage grandiose, quoique d'un horizon restreint. Partout, de hautes montagnes bornant la vue et revêtues, de la base au sommet, de sapinières d'un vert sombre, presque noir, où éclatait seulement, çà et là, la tache plus claire des chênes et des hêtres. Elles moutonnaient les unes derrière les autres, les croupes ténébreuses aux lignes amples et nettement accusées. Quelques-unes, au lointain, s'adouciaient d'un léger brouillard bleuâtre qui faisait ressortir mieux encore la sévérité des premiers plans.

—C'est beau, certes ! dit l'un des promeneurs. Mais pourquoi ce nom de Blumenstein, qui signifie, si je ne me trompe, la *roche aux fleurs* ? De fleurs, nous n'en avons point vu depuis les prairies de la vallée ; nous n'avons même pu cueillir le plus modeste brin de bruyère...

Un grand et solide vieillard alsacien, à la face colorée dans l'encadrement de la barbe et des cheveux blancs, eut un sourire :

—Ce château, répondit-il, se nomme Blumenstein précisément parce qu'il n'y a point de fleurs dans les environs. Ou plutôt... Mais écoutez la légende.

On prit place sur l'herbe, et il continua :

—Vers je ne sais quelle époque lointaine du moyen âge, demeurait ici, dit-on, un farouche et brutal et méchant chevalier, avec une douce et frêle et tendre châtelaine. Il en est ainsi, vous le savez, dans tout conte qui se respecte.

Or, la gentille dame, qui venait d'une riante et grasse vallée où son enfance s'était écoulée dans la gaieté d'une nombreuse famille, ne tarda pas à tomber en une sorte de mélancolie ennuyée et morose. Le seigneur, lorsqu'il n'était pas retenu au loin par la guerre, passait ses journées à la chasse, et la pauvre, seule en ce nid d'aigle sauvage, ne savait comment remplir les heures lentes qui se traînaient désespérément.

Quand, d'instinct, pour se distraire et s'égayer, elle s'approchait de la fenêtre, elle n'apercevait autour d'elle que ces montagnes sombres, noires de sapins, et qui semblaient, inflexibles gardiennes, l'enfermer en un cercle de ténèbres.

La châtelaine adorait les fleurs. Jouvencelle, elle en cueillait chaque jour de gros bouquets dont elle faisait sa joie, et maintenant le printemps venait, puis l'été, puis l'automne, sans lui en apporter une seule.

Un jour, elle eut une idée. Il y avait, dans la cour d'honneur, un coin ensoleillé. Pendant une absence du maître, elle y fit dessiner un petit parterre, commanda aux valets de chercher dans la forêt de la bonne terre végétale, et y sema toutes sortes de graines que sa mère lui avait envoyées. Quelle joie lorsqu'elle vit paraître les petites feuilles tendres d'un

vert jeune et frais ! Et quand la première fleur s'épanouit, elle crut posséder un trésor inestimable.

La plantation prospéra. Bientôt il y eut dans la cour, devenu jardin, un joli parterre, tout chatoyant de vives couleurs, où les abeilles d'or venaient butiner, où des papillons voltigeaient, qui semblaient d'autres fleurs, des fleurs animées, déployant leurs ailes pour s'envoler dans le ciel bleu.

La châtelaine était transfigurée. Maintenant elle riait, elle chantait et tout le jour elle demeurait dans son jardin, relevant sa longue jupe pour sarcler, pour arroser, ou bien s'installant auprès de son cher parterre afin d'en repaître ses yeux et d'en respirer les parfums.

Mais un beau jour — un triste jour ! — le farouche seigneur revint de la guerre. Il détestait les fleurs, lui, et lorsqu'il vit que l'épouse avait bouleversé la cour d'honneur pour satisfaire un caprice, enlevé à cette sévère enceinte, sans même prendre son avis, le caractère sévère et grave qu'il aimait, il entra dans une violente colère.

Les supplications de la pauvre petite châtelaine ne réussirent qu'à l'exaspérer davantage et, dans sa fureur, ne sachant plus ce qu'il faisait, il la frappa si brutalement qu'elle tomba de son haut, heurtant sa jolie tête blonde sur les marches du perron.

Elle demeura là, immobile, plus blanche que les marguerites du jardin, tandis qu'un filet de sang écarlate comme ses géraniums, coulait lentement de sa tempe et s'étendait sur le sol en une flaque grandissante.

Alors, le méchant chevalier reconnut que la pauvre petite châtelaine était morte. Mais sa colère n'en fut point apaisée.

—Qu'on l'enterre là ! commanda-t-il en désignant le parterre. Qu'on arrache tout cela ; et lorsque le cercueil sera descendu dans la fosse, qu'on batte le sol afin qu'il redevienne dur comme de la pierre !

Ses ordres furent exécutés par les serviteurs tremblants, et la terre si bien foulée qu'il fut impossible de distinguer la place où dormait la petite châtelaine blonde.

Mais le lendemain, lorsque le chevalier descendit dans la cour, il vit que la tombe de sa dame était fleurie comme un immense bouquet, plus éclatant, plus parfumé que ne l'avait jamais été le jardin.

Le seigneur, effrayé d'abord de ce miracle, ordonna de nouveau qu'on détruisit cette odorante et soudaine moisson. Pourtant, bien que les valets eussent obéi scrupuleusement, le matin suivant le jardin avait refleuré, et il en fut ainsi chaque jour, presque sous les neiges de l'hiver, pour le châtimement et la torture du méchant chevalier. Car les Elfes de la montagne, émus de pitié pour la pauvre petite châtelaine blonde, venaient chaque nuit, afin de la venger, planter sur sa tombe de belles fleurs tout épanouies.

...Maintenant, trop d'années se sont passées. Les Elfes ne viennent plus, et c'est pourquoi il n'y a plus de fleurs à Blumenstein.

JEANNE-REGAMEZ-RIVAL

LA VOIX DES CHOSES

LES CLOCHES

Quel peuple imagina le premier de fondre ces cylindres d'airain pour jeter à travers les espaces leurs ondes d'harmonies ! Sont-ce les Chinois qui, plus de deux mille ans, paraît-il, avant notre ère, suspendaient déjà des cloches aux sommets des temples de leurs dieux ? Les Egyptiens, peut-être, dont la capitale, la ville de Thèbes, retentissait tous les ans d'un joyeux carillon aux jours de fête de l'idole Osiris ? A ce sujet les archéologues sont encore perplexes. Et, sans doute, l'écho de ces vieilles cloches disparues ne s'éveillera pas pour leur dire la vérité.

Quoi qu'il en soit, l'usage des cloches dans les cérémonies sacrées remonte à une haute antiquité et l'Église chrétienne l'emprunta, avec bien d'autres coutumes, aux cultes étrangers. A partir du règne de Constantin, les cathédrales commencèrent à s'en servir. Plus tard, on leur fit les honneurs d'un règlement spécial, on les bâtit, on les baptisa, et les églises paroissiales, les chapelles même, ornèrent de cloches leurs campaniles. Depuis, dans tous les temples de la chrétienté, elle ont continué à tinter les joyeux angélus, les glas funèbres, les tocsins d'alarme et à carillonner à toute volée les cérémonies dominicales.

Il s'en faut, pourtant, que les sonneries des cloches non plus que leurs formes et leur poids n'aient pas changé. Au début, elles étaient de dimension petite et l'on ne s'en servait guère que pour annoncer les offices et tinter les heures canoniales. Par la suite, elles prirent des proportions plus grandes et, au moyen âge, la pratique se répandit de sonner les cloches pendant les cérémonies, à l'élévation, au *Te Deum*, etc.



DES ENFANTS PEUVENT METTRE EN MOUVEMENT TOUT LE SYSTÈME DES CLOCHES

Le mode d'emploi des cloches a changé aussi à maintes reprises et, actuellement encore, il offre des variétés curieuses. Dans l'Inde, les cloches sont suspendues près des bronzeries et c'est à coups de corne de cerf, tenant lieu de battant, que l'on fait retentir la paroi extérieure. En Chine, à la galerie supérieure des tours rondes de certaines pagodes, on voit souvent une cinquantaine de petites cloches attachées au bout de longues chaînes et c'est le caprice des vents qui provoque leurs furieux carillons ou leurs tintements préoccupés.

Dans les églises chrétiennes, contre la coutume habituelle de mettre les cloches en branle, il se pratique un moyen tout particulier de les faire sonner.

C'est en Russie que ce moyen est employé surtout. La Russie possède les cloches les plus colossales qui aient été fondues jusqu'à ce jour : ainsi, le Saint-Ivan pèse 127,547 livres, le Troitzkoï 385,000 et le Kremlin 442,785, tandis que le bourdon de Notre-Dame ne pèse pas plus de 37,774 livres. Ces énormes cloches sont fixées à leurs anses de façon à n'en bouger jamais. Seul est mobile le battant terminé par un anneau auquel une corde est suspendue. Et cet usage de fixer les grosses cloches ayant été appliqué à toutes, dans les clochers des églises russes, elles peuvent se toucher presque les unes les autres sans inconvénient. Par suite il suffit de deux ou trois enfants pour mettre en mouvement tout le système de cloches d'une cathédrale. Ce procédé de sonnerie a assurément l'avantage de permettre des combinaisons de sons plus compliquées qui peuvent produire, d'ailleurs, de saisissantes effets. J'avoue pourtant, quant à moi, toute ma sympathie pour ces cloches moins pesantes, moins majestueuses de nos paroisses : si leurs accents ne sont pas aussi savants, leur allure est plus libre. Et les sonneries désordonnées qu'elles lancent de leurs volées étourdies au-dessus des campagnes apaisées et des cités turbulentes sont bien vraiment en harmonie avec l'esprit de ce peuple qu'elles appellent à la prière comme à une fête...

HENRI MIGNOT